Document generated on 06/01/2025 5:17 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

Réflexions autour de « Joie »

Pol Pelletier

Number 65, 1992

« Joie »

URI: https://id.erudit.org/iderudit/29653ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pelletier, P. (1992). Réflexions autour de « Joie ». *Jeu*, (65), 30–34.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Réflexions autour de «Joie»

Pol Pelletier

Quelle est la source de la création?
Quand j'ai commencé l'écriture finale de *Joie* (il y avait eu une première version plus courte qui s'intitulait : «Les femmes, l'art et la joie»), je me suis dit qu'il me fallait des forces motivantes autres que le désir de raconter un pan de l'histoire du mouvement des femmes et du théâtre de femmes, et même ma propre histoire. Il me fallait une motivation dans le présent, pas seulement dans le passé. Et je me suis dit qu'en écrivant ce spectacle, je voulais répondre à des questions de fond sur mon métier.

Quelle est la source de la création? Est-ce l'angoisse, l'insatisfaction, le mal de vivre? Les grands drames existentiels, comme on le croit généralement?

Pourquoi j'ai fait du théâtre? Pourquoi j'ai arrêté de faire du théâtre? Pourquoi je veux continuer de faire du théâtre? Est-ce que créer rend heureux? Sinon, pourquoi le fait-on? Pour se décharger de ses malheurs en les racontant aux autres? Quelle est la source de la création?

Je suis allée si loin dans la peur et la vérité en écrivant et en jouant ce texte que je me suis rendu compte que la seule chose assez puissante pour me motiver à continuer, c'était l'amour du public.

Ce qui fait que je soulève ma plume et mes pieds pour écrire, travailler, répéter, c'est le désir de toucher amoureusement le public comme un seul grand amant que je comblerais de mes faveurs et de mes dons, et que je ferais hurler de jouissance.

Je veux agir en sorte que le théâtre redevienne ce qu'il était et ce qu'il est fondamentalement : un art populaire dont on a besoin pour vivre. J'ai une théorie fondée sur le fait que le théâtre est *biologiquement nécessaire* et, dans les années qui viennent, j'ai l'intention de le démontrer concrètement.

Du véritable sujet de cet article
La revue *Jeu* voulait que je parle de l'influence de mes voyages et de mes recherches à l'étranger (Nicaragua, Brésil, Inde...) sur mon travail théâtral. C'est un gigantesque sujet. J'ai l'intention d'écrire un deuxième spectacle qui va raconter mes expériences après 1985, là où se termine le spectacle *Joie*, et qui traitera de mon voyage en Inde et de mes recherches sur l'acteur et la spiritualité.

Pour le moment, j'aimerais simplement poursuivre cette réflexion autour du titre de mon spectacle et aussi sur la façon de pratiquer le métier d'acteur.

Photo : Fabienne Sallin.

Joie

Lorsque j'ai choisi ce titre, j'ai reçu beaucoup de commentaires négatifs. Plusieurs personnes le trouvaient insignifiant, inintéressant, n'évoquant rien de précis ou de stimulant. J'ai choisi ce titre parce que je me suis juré en faisant ce spectacle que je ne continuerais pas à faire ce métier si JOIE n'était pas la définition première et l'élément fondamental de ma pratique quotidienne. JOIE ne veut pas nécessairement dire absence de douleur ou de doute ou de colère. JOIE veut dire que je suis consciente de ce qui se passe en moi et que je l'accepte totalement. JOIE veut dire que je suis en accord avec moi à tous les instants. JOIE veut donc dire que je remets mon métier en question à *tous les instants.*

JOIE demande une vigilance terrible. JOIE veut dire VÉRITÉ. Je l'ai mise au fronton de mon texte et de ma vie parce que j'ai trop souffert de m'être perdue de vue vers la fin de ma carrière de femme de théâtre féministe.

JOIE raconte dix ans de la vie de cette femme de théâtre féministe. Ce récit est capital dans mon parcours parce qu'il m'a permis de nommer clairement le RÊVE et la mort du RÊVE.

Le rêve théâtral que j'ai vécu dans les années soixante-dix était caractérisé par les éléments suivants : la foi dans un monde meilleur, le désir féroce de changer la vie et les gens, un processus intense de transformations personnelles porté par une vie communautaire aussi intense et questionnante, le danger, la nécessité, le danger. Tout cela porté par un inconscient collectif qui était prêt à s'ouvrir. Je sais aujourd'hui que ces époques de RÊVE sont toujours portées par un vouloir collectif qui s'incarne plus précisément dans le travail de certains individus.

Je sais aujourd'hui que pour être en JOIE dans mon travail, il me faut être en état de foi, de

transformation, de communauté, de danger, de nécessité et branché sur une collectivité. J'ai aussi nommé la MORT DU RÊVE : c'est-à-dire l'absence de foi, de transformation, de communauté, de danger, de nécessité. Et l'absence d'une collectivité ouverte, chaude, avide, prête à me recevoir.

Écrire la mort du rêve m'a fait horriblement souffrir. J'ai rencontré des blessures anciennes, absolument intactes, causées par des trahisons qui ont saccagé le RÊVE : les trahisons des autres, et mes propres trahisons. J'ai failli laisser tomber l'écriture (parce que justement je ne VEUX PLUS SOUFFRIR!). Mais il y avait la présence entêtée de ma metteure en scène, Gisèle Sallin. Avec elle, j'ai retrouvé la communauté et la solidarité. Et donc la JOIE.

La JOIE existe quand il y a dynamisme et circulation absolument libre entre les personnes, peu importe le contenu de ce qui circule. Je sais aujourd'hui que pour être en JOIE, il faut rentrer dans la souffrance, aller jusqu'au bout, jusqu'au fond, l'éprouver, la pleurer, la parler, la crier, la nommer, la posséder, en toute conscience. Je sais aujourd'hui que ce voyage est presque insupportable et demande un courage et une patience infinis. Et aussi, de l'aide.

Je sais aujourd'hui que je ne peux rien accumuler, rien laisser sous le tapis ou dans l'ombre, parce que tôt ou tard, je deviens lourde et aveugle et je ne vois plus le soleil.

JOIE, c'est légèreté.

Cela affecte mon travail, physiquement. Je bondis, je danse, je cours. Aujourd'hui, à quarante-cinq ans, je suis beaucoup plus légère et agile qu'il y a dix ans.

Photo : Fabienne Sallin.

«Je sais aujourd'hui que je ne peux rien accumuler, rien laisser sous le tapis ou dans l'ombre, parce que tôt ou tard, je deviens sourde et aveugle et je ne vois plus le soleil. JOIE, c'est légèreté.»

JOIE, c'est ce que je veux donner au public. On n'a pas le droit, quand on est une artiste de la scène, d'être terne, résignée, désespérée. C'est aller à l'encontre de l'acte même de création. Théâtre, pour moi, ça veut dire VIE. Des feuilles, des fleurs et des fruits.

Moi, je suis l'abondance.

Le discours qu'on entend trop souvent de nos jours est absolument indigne des artistes. Ce chialage contre le gouvernement qui ne donne pas d'argent et contre les critiques qui ne sont pas gentils ressemble au langage des fonctionnaires qui se plaignent du patron. Ce n'est pas l'argent ou l'opinion des autres qui est le principal problème en ce moment. C'est l'absence de foi, de transformation, de communication, de danger. De vérité. De dynamisme et de légèreté. Le principal problème, c'est l'impuissance et la démission.

On a remis notre pouvoir entre les mains des autres.

Reprendre son pouvoir, c'est la JOIE. Jouir de soi-même, de ce qu'on est capable de manifester. Il faut le faire tous les jours, s'entraîner à le faire tous les jours : jouir de soi-même et de tout ce qu'un organisme humain est capable de sécréter pour faire plaisir à soi et aux autres : des sons, des formes, des grimaces, des arabesques, des sens et des contresens.

L'alchimie est mon travail quotidien.

Et l'amour.

On ne peut bien faire ce métier qu'à partir d'un grand amour de soi. Qui n'a rien à voir avec la vanité. Au contraire, cet amour de soi entraîne humilité et simplicité.

Je connais très peu de personnes qui s'aiment. Là encore, il faut s'entraîner tous les jours. Pour ça, il faut passer à travers la souffrance. Qui est un voyage quasi insupportable.

Avec la JOIE au bout.

Le contraire de la peur, ce n'est pas le courage, c'est l'amour

Avant d'entrer en scène, je fais toutes sortes d'exercices, dont l'exercice de l'amour. Je fais un grand sourire, je ris intérieurement, je pense au grand plaisir que je vais m'offrir et offrir au public, j'aime systématiquement et individuellement toutes les spectatrices et les spectateurs (comme si c'était moi assise là-bas), j'ouvre tous les canaux à l'intérieur de mon corps pour que l'énergie puisse circuler librement à travers moi et j'entre en scène dans le plus grand état de vide possible.

Dans le vide, il y a l'amour.

Le vide, c'est l'amour.

Le trac, c'est une perte d'énergie, une maladie provoquée par une société fondée sur la compétition, la méfiance, la croyance profonde que les autres êtres humains sont là pour te juger, te rabaisser, s'opposer à toi, te prouver qu'ils sont meilleurs. Pourquoi la peur du rejet prend-elle toute la place? Pourquoi le plaisir de faire notre métier ne prend-il pas toute la place?

Je ne dis pas qu'il n'y a pas un risque réel à faire ce métier. Je dis même que le danger est un ingrédient essentiel à toute entreprise théâtrale vivante. Je dis cependant que nous avons fait du TRAC, de

l'insécurité, de la peur, du stress, des règles stupides et arriérées, et que nous devons chercher des outils qui nous permettent de les faire disparaître, ou de les amenuiser, plutôt que de les cultiver, de les romancer et de leur permettre de bouffer notre énergie en pure perte. Ces règles de la peur en disent long sur notre monde infirme, autosaboteur et non créateur.

C'est un exemple parmi tant d'autres des comportements qui ont entraîné la «débilisation» du théâtre. Nous nous laissons bouffer par plein de choses qui n'ont rien à voir avec l'acte créateur.

Je veux retourner à la source.

Dans les années qui viennent, j'ai l'intention de faire des spectacles qui vont faire en sorte que le théâtre redevienne ce qu'il était et ce qu'il est fondamentalement : un art populaire dont on a besoin pour vivre.

JOIE

À suivre. ●

«Théâtre, pour moi,
ça veut dire VIE.
Des feuilles, des fleurs
et des fruits.»